

Le marronnier est un géant fragile qui joue sa survie en ville

Parcs Cet arbre familial montre beaucoup de signes de faiblesse, notamment des feuilles qui brunissent bien avant l'automne. Mais aucun remède global ne semble pouvoir venir à bout des maux qui l'assaillent.

Valérie Hoffmeyer

S'il était un homme, on dirait qu'il a su « rester peuple tout en conseillant les rois », selon la formule de Rudyard Kipling. Un type sans chichi, à l'aise aussi bien sur le flanc d'une maison de maître qu'aligné le long des rues. « Le marronnier, c'est comme le platane: un morceau de notre civilisation. Et les marrons qu'on lustrait dans les poches de nos culottes courtes, alors? » résume Jean-Jacques à l'énumération des menaces qui pèsent sur cet arbre si familial, dont les feuilles brunissent bien avant l'automne.

Arrivé à Paris au début du XVII^e siècle de ses Balkans d'origine, le marronnier blanc cumule depuis plusieurs années tous les maux du monde. Au point que beaucoup de villes rechignent de plus en plus à planter cette espèce pourtant monumentale sur leur territoire: laissé libre, un spécimen peut atteindre 25 mètres de haut et autant en largeur. Finira-t-il par disparaître du paysage? Le risque semble réel.

1 Il perd ses branches

Pour soigner une blessure, les arbres ne cicatrisent pas, mais isolent la plaie afin de l'empêcher de s'étendre. Or, le marronnier ne compartimente pas très bien, ce qui le rend plus sujet à la casse mécanique. « Il a tendance à perdre ses charpentières, c'est-à-dire les plus grandes de ses branches », explique Ghislaine Bousquet, pépiniériste chez Jacquet, entreprise spécialisée dans les jardins à Genève. Cette fragilité peut causer de gros dégâts, tant sur l'arbre que sur son environnement.

2 Les champignons l'adorent

Il y a l'oïdium, mais aussi le black-rot, un champignon qui dessine dans le feuillage du marronnier des taches brun-rouge avec une auréole jaune caractéristique. Une atteinte surtout esthétique, qui contribue à l'allure desséchée que l'arbre endosse bien avant l'automne. Mais le processus, à force de se répéter, affaiblit l'hôte: moins de chlorophylle égale moins de photosynthèse et donc moins de vitalité! D'année en année, l'arbre peine à reconstituer ses réserves et périlite.



Changer le milieu plutôt que l'arbre

► Faut-il renoncer pour de bon au marronnier? La réponse est non. D'abord parce qu'il reste de nombreux individus qui échappent à tous ces nuisibles et sont encore verts à l'heure où vous lisez ces lignes. Tout espoir n'est donc pas perdu. Et le spectacle d'un grand marronnier blanc en fleurs reste incomparable. Mieux vaut aider l'arbre à lutter contre ses ennemis en lui offrant de bonnes conditions de plantation et de développement. Et varier son voisinage: avec, par exemple, son cousin horticole rouge (*Aesculus carnea*), peu sensible à la mineuse, ou son cousin d'Amérique, le marronnier jaune (*Aesculus flava*), encore assez rare en Europe.

3 La mineuse le taraude

Les larves de *Cameraria ohridella*, un petit papillon d'à peine 5 mm quand il est adulte, creusent des galeries dans l'épaisseur de la feuille, entre les paroies des nervures secondaires. Leur arrivée à la nervure centrale, plus dure à croquer, coïncide avec leur maturité. Elles creusent alors un trou dans leur «plafond» pour s'évader. Ainsi peut-on lire l'enfance dévorante de la bestiole sur les feuilles du marronnier: un couloir brun débouchant sur une sortie circulaire. L'impact, cumulé à celui des champignons, finit par miner l'arbre. « Il existe plusieurs traitements chimiques contre la mineuse, selon Ghislaine Bousquet. Il s'agit d'insecticides, à asperger sur toute la plante ou à injecter dans le tronc. Ces techniques sont efficaces, mais sophistiquées et onéreuses. Il faut agir au bon moment, la mineuse pouvant produire jusqu'à trois générations de larves entre avril et septembre. » Et quand les communes ne veu-

Après la chute d'un arbre, en automne dernier, plusieurs marronniers de la plaine de Plainpalais, à Genève, avaient dû être abattus pour «risque de rupture».

Keystone/Martial Trezzini

lent plus recourir aux produits de synthèse pour des questions écologiques? « On peut essayer plusieurs techniques à la fois, comme les pièges à phéromones, qui attirent les mâles et empêchent la fécondation des femelles. En automne, il faut aussi évacuer et brûler les feuilles mortes: elles hébergent des populations de larves «à retardement», qui résistent à des températures très basses (-20 degrés) pour n'éclorer qu'au printemps. »

4 Les étés trop chauds et les hivers trop salés l'assomment

Cette année, on peut observer sur une même feuille le liseré brun laissé par les chaleurs de l'été, les galeries de la mineuse et les taches cernées de jaune du black-rot. Sans compter les atteintes invisibles portées aux racines des arbres par le sel de déneigement, les polluants de toutes sortes, et l'implacable concurrence livrée par les réseaux et les infrastructures qui occupent le même espace souterrain. ●

À faire cette semaine

► Les **épinards** semés en septembre sont bien plus résistants et prospères que ceux semés au printemps, la période correspondant à leur cycle de vie à l'état sauvage, quand le pied mère lâche ses graines sur le sol.

► Le temps est idéal pour préparer la plantation d'une plantation de **haie fleurie**. Décaper l'herbe par bandes puis les entasser non loin des futures plantations, elles seront déposées à l'envers au pied des arbustes afin de retarder la pousse des adventices. Préparer la terre en y ajoutant 1 kilo de corne séchée par mètre linéaire. Poser le cordeau et définir l'emplacement des différentes variétés choisies afin de profiter au mieux des différentes périodes de floraison.

► Les **bulbes de printemps** apparaissent de toutes parts dans les jardinerie. Choisis trop tôt, ils risquent de se dessécher, oubliés dans un coin. Trop tard, ils germent à coup sûr dans leur file! L'idéal: préparer l'emplacement avant de les acheter. Sitôt achetés, sitôt plantés, ils auront toutes les chances de nous éblouir dès la fin de l'hiver. **G.V.**

Entre chiens et chats La chronique des animaux domestiques



AFP/Alain Jocard

«Nemo», encore un labrador à l'Élysée

Comme quelques-uns de ses prédécesseurs, Emmanuel Macron a adopté un labrador. Pourquoi cette race plaît-elle autant aux hommes de pouvoir?

Depuis la fin du mois dernier, le Palais de l'Élysée compte un nouveau locataire: «Nemo». Le président français Emmanuel Macron a en effet choisi de perpétuer la tradition des chiens présidentiels en adoptant (à la Société protectrice des animaux) un jeune chien, issu d'un croisement entre

un labrador et un griffon noir. Pour l'anecdote, ce mâle de presque 2 ans avait été abandonné il y a un an en Corrèze, fief de son prédécesseur, François Hollande. L'animal avait été baptisé «Marin», mais Emmanuel Macron a décidé de changer son nom en «Nemo», en hommage au fameux capitaine de «Vingt mille lieues sous les mers», roman de Jules Verne dont il est un grand fan. Ce canidé succède donc au labrador «Philae», premier chien de France sous l'ère Hollande, mais aussi à «Clara», femelle labrador de Nicolas Sarkozy, dont il s'est séparé après son mandat. Autant dire que cette

race a la cote au palais présidentiel. D'autant qu'on peut rajouter à la liste «Maskou», le chien de Jacques Chirac, «Nil» et «Baltique», fidèles compagnons de François Mitterrand, «Samba», dont le maître était Valéry Giscard d'Estaing, ou «Jupiter», fidèle compagnon de Georges Pompidou. Mais les labradors sont aussi prisés au Kremlin («Koni» et Vladimir Poutine), à la Maison-Blanche («Buddy» et Bill Clinton) ou par notre conseiller fédéral Johann Schneider-Ammann. Pourquoi cette race plaît-elle tant aux hommes de pouvoir? Les spécialistes s'accordent à dire que le labrador symbolise

le chien modèle, à la fois animal, docile et joueur. Et un chien de président se doit, comme son maître, d'être fédérateur! «Nemo» est toutefois un peu différent de ses illustres prédécesseurs. Outre sa génétique issue de deux races, il est surtout le premier chien adopté dans un refuge par un président en activité – lequel a d'ailleurs mis de sa poche les 250 euros demandés par le refuge. Avec «Nemo», Emmanuel Macron semble donner un nouvel écho à son slogan de campagne: «La France doit être une chance pour tous.» Y compris pour les chiens abandonnés.

Frédéric Rein